



CULTURE

Une variation subtile sur la quête d'un bonheur enfui

ÉTIENNE SORIN esorin@lefigaro.fr

La première image de *J'ai perdu mon corps* est un son. Le bourdonnement d'une mouche. Pas le genre de bestiole que le Studio Ghibli ou Disney s'attachent à rendre sympathique ou féerique. Non, une mouche ordinaire au bourdonnement exaspérant. C'est le paradoxe du beau film d'animation de Jérémie Clapin. Il est remarquable par son dessin mais aussi et surtout par son travail sur le son. Ce n'est pas un hasard si Naoufel, son héros proustien, garde dans une valise un vieux magnétophone. Cette relique du passé est le vestige d'une passion enfantine : enregistrer les bruits du monde et les voix de ses parents sur des cassettes à l'aide d'un micro.

Ce n'est pas un hasard non plus si sa rencontre avec Gabrielle se fait par l'entremise d'un interphone, dans le hall d'une tour sans âme. Un joli coup de foudre. Naoufel tombe sous le charme d'une voix. Un rayon de soleil dans l'existence grise du livreur de pizzas, orphelin solitaire hébergé par un oncle peu aimant et un cousin abruti. Sur un malentendu, c'est-à-dire par amour, le jeune homme se retrouve l'apprenti d'un menuisier, l'oncle de Gabrielle, bibliothécaire dont le livre préféré est *Le Monde selon Garp*. On ne voit pas bien le rapport entre le roman de John Irving et *J'ai perdu mon corps*, sans doute parce qu'il n'y en a pas. Toujours est-il que Naoufel se prend de passion pour le bois. Il fabrique une cabane en forme d'igloo sur le toit d'un immeuble tandis que des flash-back en noir et blanc recomposent sa vie façon puzzle, de son enfance heureuse dans un pays ensoleillé à son arrivée à Paris. Son père

lui apprenait à attraper les mouches avec la main.

La main, justement, est l'autre personnage principal de *J'ai perdu mon corps*. Le spectateur comprend vite qu'elle appartient à Naoufel. Il lui reste à découvrir quand et comment a lieu l'amputation. En attendant, par le jeu des temporalités que le film entremêle avec une grande habileté, Jérémie Clapin met en scène l'errance de cette main tranchée dans la ville.

Les illusions perdues

Sa traversée de Paris n'est pas une sinécure. Jérémie Clapin connaît ses classiques. Le combat de la main avec un pigeon défendant son nid dans une gouttière, avec les rats du métro, ou sa fuite pour échapper au chien daveugle qui le prend pour un os à ronger sont dignes de *L'homme qui rétrécit* (1957) de Jack Arnold, chef-d'œuvre du cinéma fantastique. Arachnéenne quand elle est dressée sur ses cinq doigts, la main peut être aussi expressive que son propriétaire. Elle semble ressentir la peur, la solitude, l'espoir.

Jérémie Clapin fait corps avec cette main qu'il a dotée du même grain de beauté que le sien, situé entre l'index et le majeur. Elle paraît bien plus qu'un membre tranché. Elle incarne un bonheur disparu, des illusions perdues. Pour Naoufel, inconsolable orphelin, apprendre à vivre sans elle est un nouveau deuil. Ou bien peut-être le même. ■



«J'ai perdu mon corps»

Animation de Jérémie Clapin
 Avec les voix de Hakim Faris,
 Victoire Du Bois, Patrick D'Assumçao
 Durée 1h 21

■ L'avis du Figaro : ●●●○